

Élodie Vieille Blanchard

Révolution végane

Inventer un autre monde

Préface de Matthieu Ricard

DUNOD

Avec la collaboration d'Alice Bomboy

Couverture : Manon Bucciarelli
Illustrations : Soft Office
Composition : Soft Office

© Dunod, 2018
11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff
www.dunod.com
ISBN 978-2-10-077720-4

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^o et 3^o a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

L'essence de l'éthique consiste à faire du bien aux autres ou, tout au moins, à s'abstenir de leur nuire. Simple, n'est-ce pas? Mais voilà, nous n'en sommes pas encore là. Il m'est arrivé lors d'une conférence de demander qui était en faveur de la morale et de la justice. Tout le monde a levé la main. J'ai poursuivi : « Qui pense qu'il est juste et moral d'infliger des souffrances non nécessaires à des êtres sensibles? » Une seule personne a levé la main – elle n'avait pas compris la question.

Comme le montre Élodie Vieille Blanchard avec intelligence, élégance, érudition, rigueur et bon sens, de nos jours, il n'est nullement nécessaire de vivre au prix de la souffrance et de la mort d'autres êtres sensibles – les 8 millions d'espèces qui sont nos concitoyennes en ce monde. Non seulement cela n'est pas nécessaire, mais tout le monde y perd.

Les animaux les premiers y perdent : on estime à environ 100 milliards le nombre d'*Homo sapiens* qui ont vécu sur la planète (n'oublions pas qu'il y a seulement 12 000 ans, au début de l'Holocène, nous n'étions que 1 à 5 millions sur Terre). Or, c'est le nombre d'animaux terrestres et marins que nous tuons *en deux mois* pour nos soi-disant besoins.

La planète y perd : nous nous dirigeons allègrement vers la 6^e extinction des espèces depuis l'apparition de la vie sur Terre. Qui plus est, selon le rapport du GIEC du printemps 2014, au rythme actuel, les émissions de gaz à effet de serre dues à l'élevage pourraient doubler d'ici à 2070. Ce facteur est incompatible avec une limitation de l'augmentation de la température à 2 °C d'ici la fin du siècle. Des changements de régime alimentaire – moins de viande et moins de produits laitiers –, sont donc indispensables. Mondialement, l'élevage contribue à environ 15 % des émissions de gaz à effet de serre liées aux activités humaines, ce qui le place en deuxième position après les bâtiments et avant les transports.

Les personnes les plus démunies y perdent : l'élevage industriel consomme chaque année 800 tonnes de céréales qui suffiraient à nourrir convenablement le 1,4 milliard d'êtres humains les plus pauvres.

La santé humaine y perd : un rapport de l'OMS, qui regroupe de nombreuses études longitudinales, dont certaines ont suivi 100 000 personnes sur 18 ans, montre que la consommation régulière de viande est, dans l'ensemble, nocive pour la santé.

Quels sont les obstacles à la diminution de notre consommation de produits animaux et à la révolution végétale ? Nos habitudes. Selon une étude réalisée en Australie, la principale raison évoquée pour continuer à manger de la viande est le plaisir gustatif (78 % des personnes interrogées) – « J'aime ça ». Point final. Voilà qui ne ressemble guère à un argument moral. La compassion s'arrête pile au bord de l'assiette.

Dans son ouvrage solidement argumenté, Élodie déconstruit les mythes de l'« homme chasseur », de l'« homme

carnivore», des « lois de la nature », autant d'arguments dénués de valeur morale qui continuent d'alimenter les diatribes de ceux qui préfèrent mettre de côté les connaissances scientifiques, renoncer au raisonnement logique et négliger les fondements de l'éthique.

Pourquoi ne pas parler d'une autre forme de « lutte pour la vie » : lutter ensemble pour un monde meilleur ? Pourquoi ne pas envisager une autre « loi de la jungle »¹, celle de l'entraide, de l'interdépendance, de la solidarité et de la bienveillance ?

Élodie revient sur l'histoire du végétarisme, qui compte d'illustres noms – Pythagore, Plutarque, Porphyre, Ovide, et bien d'autres – qu'il serait difficile d'assimiler à une bande de casse-pieds qui troublent la fête du carnisme en nous montrant que nous pourrions vivre autrement. Voltaire, lui aussi, nous rappelle Élodie, « s'enthousiasme pour le *Traité sur l'abstinence de la chair des animaux* de Porphyre. Avant l'heure, il développe une théorie antispéciste, fondée sur l'idée que la prééminence accordée en toutes circonstances aux êtres humains sur les animaux ne repose sur aucun élément rationnel. » Jeremy Bentham, Rousseau, Shelley, Byron... « N'en jetez plus, direz-vous, je vais finir par me sentir mal à l'aise. » Qu'il en soit ainsi. Se sentir mal à l'aise face à l'injustice est un premier pas vers l'équité. Si l'on accorde de la valeur à autrui, on est concerné par son sort et, par conséquent, on évite ce qui lui cause du tort, tout en accomplissant ce qui lui fait du bien. Tel est le fondement d'une éthique altruiste.

Lisons, écoutons Élodie. Elle nous propose des faits, des arguments et un appel vibrant à la bienveillance que je vous laisse la joie de découvrir. Une seule requête de ma part : il faut un certain courage pour regarder les choses en face ;

ne détournez pas le regard. Cela fait, vous pourrez décider en votre âme et conscience. Les solutions existent, elles sont nombreuses, pragmatiques, sensées, visionnaires et, comme le souligne Élodie, joyeuses!

Matthieu Ricard

*À Naël et Lison
À la mémoire de Paulette et Laurent*

*« L'imagination est plus importante que le savoir.
Le savoir est limité alors que l'imagination englobe
le monde entier, stimule le progrès, suscite l'évolution. »*

Albert Einstein

*« Mettre à profit l'existence qui nous est offerte
pour améliorer le monde, ou alors vivre
dans l'indifférence, voilà un choix qui nous appartient. »*

Jane Goodall

Prologue

Véganisme (n.m.) : Mode de vie alliant une alimentation exclusive par les végétaux (végétalisme) et le refus de consommer tout produit (vêtements, chaussures, cosmétiques, etc.) issu des animaux ou de leur exploitation.

Dictionnaire Larousse, 2017

Jeudi 7 septembre 2017, 23 heures. Assise sur un banc du parc Palmer, qui surplombe les lumières de Bordeaux, je célèbre avec moi-même la décision des éditions Dunod de soutenir ce projet de livre. En sirotant une bière bio, je contemple presque incrédule les installations géantes en métal et bois qui annoncent, bravaches, « Nous sommes ce que nous mangeons », ou « Nourrir sans détruire ». Pour ce festival, consacré à la musique et à la lutte contre le dérèglement climatique, qui attire des dizaines de milliers de jeunes de la région, les organisateurs ont fait le pari du tout végétarien, des foodtrucks aux loges des artistes. Partout, des affiches annoncent la couleur : « Climax est probablement le premier festival de cette ampleur à relever le défi d'une offre alimentaire 100 % végétarienne ». Le symbole d'un monde qui change ?

Rêveuse, je revisite les étapes de mon parcours, long, chaotique, vers le véganisme. Ma prise de conscience initiale, vers l'âge de quatorze ans, que la viande dans mon assiette provenait du corps d'un animal qui méritait de rester vivant, tout autant que Coco, mon lapin nain, qui m'émouvait par sa douceur et sa fragilité. Puis l'arrêt de la consommation de viande, enfin, pas toujours, pas de toutes les viandes, pas complètement. Une dizaine d'années plus tard, à Paris, avec la rencontre de l'altérité végétarienne, les échanges avec mes pairs soucieux de la condition animale, la décision de devenir vraiment végétarienne, et de ficher la paix aussi aux poissons, qui, non, ne meurent pas rapidement et sans souffrance, après une vie de liberté. Enfin, en 2012, ma transition complète vers le véganisme, après avoir lu, échangé, digéré des quantités d'informations et d'émotions. L'utilisation des animaux pour répondre à nos propres fins m'était devenue brutalement abjecte. C'était comme si je portais un regard nouveau sur mes habitudes anciennes et ce qu'elles impliquaient. Pour les œufs, par exemple, broyer des poussins mâles dans les couvoirs pour ne garder que les femelles, les enfermer pendant quelques mois en prenant leurs œufs, les envoyer très jeunes à l'abattoir. Alors qu'il s'agit d'animaux sociaux, affectifs, et non de machines à pondre destinées à l'utilisation des humains.

En devenant végane¹, je voulais témoigner par mon exemple qu'il était possible de vivre sans exploiter les animaux. Je voulais en finir avec les compromis, les usages, et faire le choix d'une vie porteuse de sens. À bientôt trente-cinq ans, il est temps d'opter pour ce qui compte, voilà ce que je me disais. Ma conversion au véganisme a été extrêmement libératrice, joyeuse, légère, et les obstacles que je craignais de rencontrer se sont avérés pratiquement inconsistants. Un an plus tard, je suis devenue présidente de l'Association

végétarienne de France. Dans notre pays, c'est la principale organisation à œuvrer à la transition alimentaire vers un modèle plus végétal. Autant dire que le véganisme, c'est un peu ma vie. Je cogite, je mange, j'échange, je m'émerveille des petits pas et des grandes ruptures vers un monde exploitant moins les animaux, un monde qui sait aussi inventer de nouvelles façons de produire et de cuisiner.

Lorsque je suis devenue végétarienne, puis végane, une aspiration essentielle de la communauté « végé » était d'en finir avec les sarcasmes et la discrimination. Nous voulions aussi pouvoir nous nourrir, nous habiller, nous soigner sans trop nous casser la tête. À l'époque, les médias s'intéressaient au sujet sur le mode « Qui sont les véganes, ces êtres mystérieux qui ne consomment que des végétaux ? » Mais en 2015, une onde de choc profonde a ébranlé les esprits. Les vidéos d'abattoirs réalisées et diffusées par l'association L214 ont fait prendre conscience à toute notre société de la violence inhérente à l'abattage des animaux, qui, non, ne veulent pas mourir, pour qui l'« étourdissement » implique d'avoir le crâne fracassé par un pistolet, d'être électrocutés par une pince ou gazés, et qui finissent par être saignés douloureusement. C'est alors que les médias ont commencé à se poser de nouvelles questions : faut-il arrêter de manger de la viande ? Serons-nous tous véganes demain ? L'interrogation s'adressait à notre société tout entière, et questionnait la légitimité de l'exploitation et de la mise à mort des animaux, ce qui était complètement nouveau en France.

La revendication d'une « abolition de la viande » remontait alors à une dizaine d'années. En 2005, le militant animaliste états-unien Erik Marcus publiait l'essai *Meat Market*², dans lequel il décrivait les trois mouvements agissant jusqu'alors pour la cause des animaux d'élevage : le mouvement végétarien,

le mouvement pour les droits des animaux (contestant la légitimité éthique de l'exploitation animale), et le mouvement pour le bien-être animal (agissant concrètement pour faire cesser les pratiques les plus violentes de l'élevage industriel, comme le confinement et les mutilations). Dans cet ouvrage, Markus reconnaissait le caractère indispensable de ces trois mouvements, mais il pointait aussi leurs limites, et appelait de ses vœux le développement d'un quatrième mouvement, dit « de démantèlement », selon lui incontournable pour pouvoir réellement peser sur l'industrie de la viande. Cet appel était fondé sur un « *a priori* audacieux », selon les mots de son auteur lui-même : que l'élimination de l'élevage pouvait constituer un objectif atteignable, et que « les militants [étaient] capables de s'unir pour affaiblir et finalement défaire toute l'industrie de la viande ». Afin que ce mouvement puisse prendre du poids, il s'agissait tout d'abord d'y faire adhérer une partie significative de la population, en arguant de la violence inhérente à l'exploitation et à l'abattage des animaux. La même année, l'idée d'un mouvement « pour l'abolition de la viande » naissait en France, aux Estivales de la condition animale, autour d'un noyau de militants animalistes historiques, dont beaucoup sont aujourd'hui proches de L214. Ce mouvement a adopté en 2010 la revendication de « fermeture des abattoirs », qui est bien connue aujourd'hui. En 2018, trente-cinq marches sont organisées pour porter cette revendication à l'échelle de la planète, sur quatre continents, de Tokyo à Melbourne, en passant par Istanbul et Los Angeles.

Récapitulons donc. Depuis une dizaine d'années, un mouvement engagé pour les animaux se mobilise pour revendiquer la fin de leur exploitation. Avec l'explosion du nombre de restaurants, commerces, évènements et médias véganes, qui banalisent ce mode de vie, on commence à s'interroger

sur la portée du véganisme en tant que choix de société, et plus seulement en tant que décision individuelle. Ce qui nous manque aujourd'hui, ce sont donc des modèles, des imaginaires de sociétés véganes. Ces modèles sont indispensables si on considère le rôle de l'imagination dans l'établissement d'un jugement moral : c'est parfois l'existence d'une alternative, ou sa conception en pensée, qui rend une situation existante moralement injuste, voire inacceptable (pensons par exemple au jugement que nous portons sur des bâtiments inaccessibles aux personnes handicapées, en référence au fait qu'ils pourraient l'être)³. Ces modèles sont également utiles pour pouvoir élaborer collectivement la construction de notre avenir commun (pensons aux scénarios envisageant la sortie du nucléaire et des énergies fossiles).

L'objectif de cet ouvrage est de tracer l'esquisse d'un tel modèle. Il recense et synthétise les savoirs scientifiques et les réflexions qui permettent cette esquisse, dans des domaines aussi variés que la nutrition, l'économie, l'agriculture, l'écologie, ou la philosophie éthique. Pour des raisons d'espace, il se focalisera essentiellement sur l'exploitation animale à des fins alimentaires et laissera de côté d'autres aspects comme les tests sur les animaux, ou l'utilisation des animaux à des fins de divertissement, par exemple dans le cadre des corridas. Par ailleurs, il sera surtout question ici de l'élevage des animaux terrestres pour la production de viande, de lait et d'œufs, et beaucoup moins de la pêche et du sort des animaux marins. L'échelle géographique sera, selon les questions posées et les données disponibles, celle de la France, des pays industrialisés, ou de la planète tout entière.

Dans la perspective d'apporter un point de vue systématique sur les questions traitées, je me suis appuyée autant que possible sur des travaux abordant conjointement les

différents aspects de ces questions. En particulier, le rapport *Afterres2050*, qui traite des aspects agricole, économique et écologique de la transition alimentaire, ainsi que l'ouvrage *Meatonomics*, qui estime le coût total de l'élevage aux États-Unis, en prenant en compte des éléments fiscaux, environnementaux et sanitaires, ont nourri ma réflexion. De la même manière, le rapport du Food Climate Research Network sur le pâturage, qui s'est fondé sur plusieurs centaines de publications scientifiques, a constitué une référence précieuse. Pour le reste, j'ai étayé mon argumentation avec des travaux scientifiques et philosophiques, et, si j'ai mis en avant les consensus existants, j'ai également exposé les controverses, dans la perspective de stimuler des discussions ultérieures. Il s'agit ici d'initier une réflexion, d'ouvrir un champ de débat et d'élaboration collective, plutôt que de trancher de manière définitive sur toutes les questions abordées.

Remerciements

Cet ouvrage a bénéficié des éclairages, des commentaires et des relectures constructives d'Yves Bonnardel, Florence Burgat, Antoine Comiti, Dalibor Frioux, Valéry Giroux, Anna Labarre, Renan Larue, François Mariotti, Matthieu Ricard, Isabelle Richaud, Hugues Rivard, Éric Rommeluère, Martin Rowe, Pierre Sigler, et Nicolas Treich. Qu'ils et elles en soient très chaleureusement remercié-e-s.

Je suis également particulièrement reconnaissante envers ma mère, qui a écouté patiemment mes tergiversations et a suivi attentivement l'avancée de mon travail, auquel elle a apporté un soutien sans faille.

1

Penser un monde sans viande

*« L'avenir n'est pas ce qui doit inévitablement se produire,
il n'est même plus ce qui va arriver, il est ce que l'ensemble
du monde va faire. »*

Henri Bergson

Mon grand-père maternel, Laurent, était éleveur de vaches laitières dans le Haut-Doubs. Il était issu d'une famille bien connue localement pour avoir contribué à développer la race montbéliarde, réputée pour donner beaucoup de lait, tout en produisant dans le même temps « une viande de qualité ». Comme son père, comme son grand-père, il entretenait un petit troupeau, qu'il trayait deux fois par jour. Chaque matin, après la traite, il chargeait le bidon de lait sur une petite charrette attelée au chien de la ferme, ou sur un traîneau attelé au cheval, selon la saison. Mes oncles et ma tante l'escortaient alors jusqu'à la « cabane du lait »,

située à un kilomètre, où l'employé déchargeait le bidon et le remplaçait vide sur la charrette, avant de « retourner le cheval », qui rentrait alors à la ferme de mes grands-parents. C'est une histoire que m'a maintes fois rapportée ma mère : le cheval connaissait le chemin, il suffisait qu'on lui donne la direction, et il accomplissait son travail, fidèle à ses maîtres ! J'ai aussi été marquée par un autre récit, entendu à de nombreuses reprises : celui des larmes de mon grand-père, très affecté lorsqu'il vendait ses vaches, et qu'elles étaient embarquées vers l'abattoir.

Je crois que mon grand-père aimait sincèrement ses vaches. Je sais aussi qu'il était particulièrement attaché aux chevaux comtois qu'il gardait dans son pré, et qui étaient pourtant, eux aussi, destinés à l'abattoir. Pour ses soixante-dix ans, ma mère a fait agrandir et encadrer une photo en noir et blanc, un peu tachée, où on voyait deux de ces chevaux, paissant près de la ferme où avaient vécu mes grands-parents (à l'époque, ceux-ci avaient quitté la ferme depuis une quinzaine d'années, pour travailler comme ouvriers horlogers, avant d'accéder à la retraite). Je me souviens de l'émotion de mon grand-père recevant ce cadeau.

Rétrospectivement, je me dis que fils, petit-fils, descendant d'une très longue lignée de paysans, il ne s'imaginait certainement pas qu'il pouvait vivre d'autre chose que de l'élevage, parce qu'il considérait probablement que ces animaux, il fallait bien les élever pour qu'on puisse les manger. Il ne s'imaginait certainement pas non plus qu'on pouvait vivre sans manger d'animaux. Ni qu'une société tout entière pourrait faire le choix de ne plus élever les animaux. De mon côté, je sais aujourd'hui que l'on se porte très bien quand on choisit de ne plus consommer de produits animaux. Je

commence à comprendre aussi qu'il y a des choix qu'une société effectue mine de rien, et qui initient, perpétuent, soutiennent un modèle agricole, alimentaire, civilisationnel. Des choix de politique agricole, de formation, d'investissement, de production, d'occupation des sols, ou de politique nutritionnelle, qui ont un impact considérable sur les écosystèmes, les animaux, et sur notre santé. Et si nous remontions à l'origine de ces choix ? Imbriqués dans de multiples aspects de nos sociétés, l'élevage et son corollaire, la consommation carnée, nous apparaissent comme des faits de civilisation, constitutifs de notre humanité.

« L'humain chasseur »

Comment évaluer le rôle de l'alimentation carnée dans le processus d'hominisation et de civilisation ? Commençons par le commencement : le développement de la chasse. Les chercheurs s'accordent sur la difficulté à déterminer les habitudes alimentaires des hommes et femmes préhistoriques, un travail qui repose sur l'étude de vestiges ou l'analyse de restes osseux, souvent lacunaires et malaisés à interpréter. Quelques repères tout de même. Selon la majorité des préhistoriens, les Australopithèques, qui vivaient entre 4 et 1 millions d'années avant notre ère, se nourrissaient essentiellement de plantes, de tubercules et de racines. *Homo habilis*, apparu il y a 2,5 millions d'années, aurait probablement consommé davantage d'animaux (de petits mammifères tels que les lapins). Quant à *Homo erectus*, apparu il y a 1,2 million d'années, il aurait développé des capacités à chasser, et à cuire la chair des animaux.

La thèse de l'homme chasseur par essence, et du rôle constitutif de la chasse dans le processus d'hominisation,